

Rosemary's Baby, de Roman Polanski
Le subtil dosage de l'angoisse et de l'absurde
Le Bébé de Rosemary, États-Unis, 1968, 135 minutes

Maurice Elia

Number 227, September–October 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48283ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elia, M. (2003). Review of [Rosemary's Baby, de Roman Polanski : le subtil dosage de l'angoisse et de l'absurde / *Le Bébé de Rosemary*, États-Unis, 1968, 135 minutes]. *Séquences*, (227), 41–41.

Rosemary's Baby

de ROMAN POLANSKI

Le subtil dosage de l'angoisse et de l'absurde

On a longtemps disserté sur les obsessions de Roman Polanski, celles qui se sont transformées au cours de sa carrière en thèmes récurrents. On a avancé que les événements de sa vie y étaient pour quelque chose : une enfance chez des paysans polonais après le départ de ses parents vers les camps de concentration nazis, l'assassinat de sa femme à Los Angeles, sa liaison avec une adolescente et sa fuite à Paris pour échapper à un verdict de culpabilité. Mais dans sa filmographie, on relève aussi des films aux sujets plus traditionnels dans lesquels les obsessions n'occupent pas le devant de la scène : *Tess* (1979), *Pirates* (1986), *Frantic* (1988) et même dans une certaine mesure *Chinatown* (1974). *Rosemary's Baby* constitue cependant un cas à part, puisqu'on a fini par le situer à la charnière entre deux modes de réflexion, entre deux mondes, entre deux visions. Il y aura désormais le Polanski d'avant et celui d'après *Rosemary's Baby*.

Lorsque Robert Evans, alors grand manitou de la Paramount, lui proposa d'adapter le thriller d'Ira Levin à l'écran, Polanski pensa qu'il serait intéressant d'y inclure sa propre vision rationnelle du monde. Agnostique déclaré, il ne se voyait pas réaliser un film qui puisse placer côte à côte Dieu et Satan, et décida de faire de *Rosemary's Baby* un récit vu uniquement par les yeux de son héroïne – soit une histoire basée sur une suite de sinistres coïncidences qui pourraient être interprétées comme un produit de son imagination fébrile. Polanski en profita pour redonner ses lettres de noblesse au film d'horreur en y plaquant subtilement sa propre technique : des angles de caméra nouveaux pour l'époque, une berceuse qui ouvre et clôt le film, la répétition en arrière-plan de *Pour Elise* joué au piano, semble-t-il par un enfant, les bruits de rue propres aux appartements urbains.

Le personnage de Rosemary avait cependant de quoi plaire au cinéaste et la physionomie vaguement androgyne d'une Mia Farrow pré-Woody, encore mariée à Frank Sinatra, lui procura cette fragilité malade poussée à l'extrême qu'il souhaitait. Rosemary se méfie immédiatement de ses voisins tandis que son mari Guy les considère très vite comme des amis. Une nuit, droguée par quelque chose qu'elle a avalé, Rosemary ne sent rien de ce qui lui arrive : est-ce bien avec son mari qu'elle est en train de faire l'amour ? Bientôt, elle est enceinte, mais sa



Une fragilité malade poussée à l'extrême

grossesse ne ressemble à aucune autre : elle a très mauvaise mine et se plaint constamment d'atroces douleurs. L'accouchement a lieu dans un brouillard total et lorsque Rosemary entend son bébé pleurer dans l'appartement d'à côté, elle se rend à son chevet et hurle, au milieu des litanies sataniques d'un groupe de personnes hétéroclites rassemblées chez la voisine : « Que lui avez-vous fait ? Qu'avez-vous fait à ses yeux ?! »

L'angoisse monte lentement, se transforme en cours de route, cédant quelque temps le pas à l'absurde, puis refait surface à la fin. Un effroi proche de l'épouvante emporte Rosemary dans son tourbillon, la place seule face à l'irrationnel, pour ensuite réapparaître sous forme d'une sourde anxiété. Pour le spectateur, la peur s'est installée dès les premières minutes et, n'épuisant jamais la magie, elle va survivre à toutes les inquiétudes.

Le grand succès public et critique de *Rosemary's Baby* fut interrompu par l'assassinat de Sharon Tate par le clan Manson en août 1969. Depuis lors, Polanski et ses films firent l'objet d'une cabale, largement gonflée par les médias. Chacun de ses films suivants fut considéré comme une invitation faite au Mal, un exemple de sa propre morbidité. *Rosemary's Baby* apparut même comme une sorte de prophétie. Depuis ce film, la crédibilité du cinéaste n'a plus cessé d'être mise à l'épreuve et la moindre de ses actions, de ses déclarations, passe (injustement) au crible de la critique. ❄

Maurice Elia

■ Le Bébé de Rosemary

États-Unis 1968, 135 minutes – Réal. : Roman Polanski – Scén. : Ira Levin, Roman Polanski, d'après le roman d'Ira Levin – Photo : William A. Fraker – Mont. : Sam O'Steen, Bob Wyman – Mus. : Christopher YOUNG – Déc. : Richard Sylbert – Cost. : Anthea Sylbert – Int. : Mia Farrow (Rosemary Woodhouse), John Cassavetes (Guy Woodhouse), Ruth Gordon (Minnie Castevet), Sidney Blackmer (Roman Castevet), Maurice Evans (Edward Hutchins, dit Hutch), Ralph Bellamy (Dr. Abraham Saperstein), Victoria Vetri (Terry Gionoffrio), Patsy Kelly (Laura-Louise), Elisha Cook Jr. (Mr. Nicklas), Emmaline Henry (Elise Dunstan), Charles Grodin (Dr. C.C. Hill) – Prod. : William Castle (Paramount).